

Chapitre 26

La Bataille de Manassas Junction.

(Les Dentelles de la Guerre.)

Les quelques jours de détente que je m'accorde me font le plus grand bien mais ne durent hélas pas très longtemps. Les journaux annoncent le déménagement du gouvernement à Richmond. Dans le même temps, le Général Lee se déplace dans toute la Virginie pour faire le point de l'état des forces en train de se positionner. Un coursier de l'État-major se présente un matin à la plantation au moment où nous allons nous rendre sur le site d'une digue de barrage pour faire un levé topographique. Les ragondins ont transformé cette installation en véritable fromage à trous et il faut faire un calcul de cubature pour évaluer les volumes de terre qu'il va falloir manipuler pour reconstruire le barrage. Je laisse Tertullien partir seul diriger le chantier de levé et je reçois le cavalier qui me porte un pli cacheté. On me demande de me présenter en tenue de ville au mess de l'état-major ce jour pour onze heures précises. Il s'agit d'un déjeuner de travail.

Aldebert Toppenot est parti aux aurores ce matin, j'ai entendu sa calèche faire crisser le gravier. Je viens de confirmer au cavalier que je me conformerai aux instructions du message quand je vois arriver le maître des lieux au petit galop, à cheval. Je suis un peu surpris, mais il m'explique qu'il a laissé sa voiture à Maître Cohen et à Pierre qui en ont un besoin pressant. Je vois qu'il a enfilé des houseaux de cuir fin par-dessus les bottines de polo qui lui servent souvent de chaussures et qu'il porte un pantalon jodhpur à la place des pantalons noirs rayés de blanc qu'il arbore en général lorsqu'il va en ville. Je pense donc qu'il avait prévu cet arrangement de voitures dès avant son départ. Les deux pharmaciens s'activent très intensément depuis quelques jours. Maître Kahana a lancé la production en quantité de deux de ses préparations pour soigner les blessures et c'est Pierre qui en assure la diffusion. Il semblerait que la *root beer* à la coca soit sur de bonnes bases et le jeune pharmacien Pemberton d'Atlanta en nourrit de grands espoirs commerciaux.

Hélène continue ses conciliabules avec Miarka mais ne m'en dit pas un mot lorsqu'elle vient me rejoindre le soir dans ma chambre, en catimini. Alban est parti. Puis revenu. Comme il est habile forgeron et verrier, il se rend utile à la plantation. Il sait lire et écrire et va parfois prêter main forte aux pharmaciens. C'est le gigantesque Gidéon qui est le personnage le plus marquant. Il parcourt le quartier des esclaves où seuls quelques vieillards ont choisi de garder leur statut d'esclaves faute de pouvoir gagner leur vie comme affranchis. En fait, on ne note aucune différence entre ce qui se passait autrefois et ce qui se passe maintenant. Les affranchis, qui sont pratiquement tous restés sur la plantation, paient certes des charges pour l'eau, le bois ou le charbon et leur nourriture mais ils continuent à utiliser et faire fonctionner les installations comme le fumoir, la cuisine, le moulin à blé et à maïs. Ils profitent de la fontaine du quartier où ils sont restés loger. En discutant avec eux, ils reconnaissent que leur vie s'est améliorée grâce à la satisfaction d'être libres « mais vous savez, Monsieur « PiarHeubeutt », si nous devons aller chercher du travail hors de chez Monsieur Aldebert la vie deviendrait très dure. Ici, nous avons des maisons et du travail. Nous avons désormais un peu plus d'argent pour nous, mais nous ne pouvons rien en faire. En ville personne ne veut rien nous vendre à part des vieux vêtements. Ce sont Madame et Mademoiselle qui vont acheter du tissu pour faire nos vêtements. Et le fil et les aiguilles. Mais le dimanche, nous avons de beaux habits pour aller à l'église. Il n'y a que chez le bottier qu'on reçoit bien les nègres. Le bottier est un indien séminole. »

Gidéon prodigue ses soins éclairés aux ouvriers de la plantation. Et Maître Kahana leur fournit les potions dont ils ont besoin. En échange, ils continuent les travaux qui étaient

les leurs. Hélène a pris sur elle de faire vivre une école. Elle l'a installée dans une ancienne grange aux murs de bois et au pignon en pierre qui porte la cheminée. Il a été assez facile de transformer cette grange en perçant quatre fenêtres dans les murs et en bouchant la porte à deux battants pour la remplacer par deux portes simples permettant de créer un courant d'air pendant les périodes chaudes. Il faut fermer cette école le soir parce que les animaux y viendraient loger. En outre, comme Hélène ne tient absolument pas à faire l'école à des serpents à sonnette, elle préfère soigneusement tout calfeutrer en fin de classe. Mais elle n'est pas la seule à enseigner. Parmi les vieux qui sont restés esclaves, il en est un qui est venu assister à la classe pour passer le temps et qui a pris goût à l'instruction. Il montre donc des tours de mains utiles à tous, activité qui pourrait rappeler à certains élèves de nos lycées créés par Napoléon Bonaparte les travaux pratiques de physique où nous apprenions à bâtir des systèmes complexes comme les treuils ou les niveaux à eau. Certes, notre bon pépé enseigne surtout comme affûter proprement à la pierre un couteau de cuisine, puis une hachette ou encore comment planter un clou sans le tordre. Cela soulage Hélène et est utile aux enfants. Comme il ne reste que peu de famille sur la plantation, la petite école suffit à la quinzaine d'enfants avides d'instruction.



La petite école, à droite, suffit à la quinzaine d'enfants avides d'instruction.

Je songe à tout cela tandis qu'Aldebert revient de l'écurie plutôt en sueur et empoussiéré par sa chevauchée matinale.

- J'ai croisé un cavalier qui revenait d'ici, sur la piste cavalière qui conduit à la route. Craignant qu'il n'y eût un souci, je l'ai interrogé sur sa venue. Comme il me connaît, il m'a dit vous avoir porté un pli. Est-ce grave ?

- Cela dépend de la qualité du cuisinier de l'état-major, on m'invite à déjeuner et je dois être là-bas pour onze heures précises.

- C'est vrai que Beauregard a gardé cette habitude française de prendre un *lunch* plutôt copieux. Il ferait mieux de faire un vrai déjeuner le matin... Mais je doute qu'il vous invite pour le plaisir. »

J'explique à Monsieur Toppenot qu'il s'agit effectivement d'un déjeuner de travail en tenue de ville.

- Cela veut dire veste et cravate, et votre chapeau canotier français serait le bienvenu. La nouvelle n'est pas officielle, mais je sais que Lee est arrivé à Charleston au petit matin par train spécial. Je suis bien placé pour le savoir, il s'agit d'un des trains de la S&W.C. Je ne

serais donc pas surpris que vous rencontriez le « Bon-Papa Robert ». Mais je vais vous faire atteler la calèche. Sié vous déposera et reviendra ici. « Pidgy » vous trouvera bien une voiture pour vous reconduire. Sinon, rendez-vous à la pharmacie et vous reviendrez avec une des deux voitures en fin d'après-midi. »

Je sais que « Pidgy » est une façon familière de nommer le Général Pierre-Gustave Toutant de Beauregard par les initiales de ses prénoms. Mais je trouve que mon futur beau-père semble de bonne humeur, aujourd'hui. « Bon-Papa Robert » pour le Général Lee, « Pidgy » pour Beauregard...

Sié est beau comme un astre dans sa livrée toute propre avec gilet jaune et noir aux rayures verticales de majordome de grande maison française. Il porte des chaussures neuves et brillantes. Je lui en fais la remarque.

- Maintenant, je gagne ma vie. Je ne la donne plus, je la dépense. Je suis un homme libre.

- Mais je t'ai toujours vu bien habillé lorsque tu venais nous aider sur les chantiers.

- Je plaisante. Mais j'ai le choix de mes vêtements personnels, comme les chaussures. C'est cher, les chaussures mais maintenant j'ai plus d'argent, même si je dois payer un loyer. Alors Monsieur Aldebert m'a permis de prendre un cheval pour aller chez « l'indien » qui m'a fait des chaussures neuves pour moi tout seul. Je les mets pour m'habiller en beau. Mais il ne m'a pas fait payer trop cher parce qu'il connaît Monsieur André, il est le frère de Ann Miller. Mais pour aller sur les chantiers, ou dans les champs conduire Tertullien ou Monsieur Aldebert, je mets les vêtements que vous me connaissez depuis toujours. »

En ce qui me concerne, je suis en civil, certes, mais armé. Mon LeMat étant difficile à sortir de son étui, je le double comme souvent de mon LeBossu glissé dans la poche revolver de mon pantalon. Je suis assis de travers dans la calèche parce que je porte un pantalon américain où la poche en question, située sur ma fesse droite, est trop basse et mon petit revolver me sert de coussin. Je le retire donc de cet endroit pour le glisser dans la poche de ma veste. À notre arrivée à l'état-major, je descends rapidement de la voiture découverte. Il fait à nouveau assez chaud et je note qu'en ce printemps les changements de température diurnes sont assez désagréables. Le capitaine aide-de-camp de Beauregard m'attend et me conduit directement en une salle que je n'ai encore jamais visitée.

- Vous voilà en une tenue plus que surprenante, Monsieur de Berdeilhe...

- Le message portait « tenue de ville ».

- Je sais bien, c'est moi qui vous l'ai envoyé. Mais portez-vous toujours votre arme dans cet étui imposant ?

- Je n'en ai pas d'autre pour elle.

- Je suis sûr que le bourrelier Miller pourrait en fabriquer un plus adapté à une tenue civile.

- L'avantage de celui-ci est qu'il a été fabriqué dans un atelier militaire français, ce qui est une présomption de ce que je ne suis pas en service dans l'armée confédérée et que je suis bien un Français résidant en Amérique du Nord. »

L'aide de camp se tait et je me dis que voilà encore quelqu'un qui connaît le frère d'Ann. Que devient-il, lui, Ann, qui œuvrait sur la voie ferrée l'autre jour ?

Le majestueux escalier est aisé à gravir, large et bien éclairé par une verrière en coupole à la française qui dispense la lumière du soleil depuis le toit du bâtiment en la nuançant des mouvements et des variations de couleurs des reflets de la canopée des immenses magnolias du parc qui entoure la maison par le sud. Le palier de l'entresol est parqueté de hêtre américain, les consoles et tables, de facture moderne américaine, sont en bois précieux et s'inspirent du style anglais pour certains et du style Premier Empire français pour les autres.

Beauregard a maigri depuis les premières fois que je l'ai rencontré. Il s'est sans doute mis au régime ces temps-ci ou alors il s'éreinte au travail.



Les deux généraux regardent l'aide de camp qui m'annonce.

Le « Petit Français », le « *Little Creol* » ou encore le « Petit Napoléon » comme on le surnomme chez ses anciens condisciples de West Point est effectivement plus petit que le Général Robert E. Lee. Les deux généraux regardent l'aide de camp qui m'annonce et puis Beauregard m'accueille, en français avec son accent louisianais très marqué. On y retrouve des pointes d'accent créole des Antilles à moins que ce ne soit l'influence de l'accent américain. Toppenot m'a bien expliqué que, fils de planteur de canne à sucre de Louisiane, Beauregard a été élevé en français durant son enfance. Le français est sa langue maternelle, sa seule langue jusqu'à l'âge de douze ans. À douze ans, il part vivre à New York chez des parents installés là-haut – comme commerçants, m'a-t-on dit – pour apprendre l'anglais. Mais attention, il est tout de même inscrit à l'école française de son quartier résidentiel. Les élèves de l'école française sont évidemment des enfants de familles françaises vivant temporairement à New York, mais aussi beaucoup d'enfants de familles new-yorkaises aisées qui souhaitent faire donner une éducation et une instruction française à leurs rejetons. Le français est la langue diplomatique, ne l'oublions pas. Seulement, à la récréation, les enfants anglophones reprennent leur langue maternelle pour des jeux passionnants. Alors, le jeune Pierre apprend un anglais utile et pratique mais de bonne tenue parce que ces enfants, chez eux, sont priés de ne pas dire de gros mots ni d'utiliser la langue de la populace. Au bout de quatre ans, âgé de seize ans, Pierre, Gustave Toutant de Beauregard retourne dans sa chère Louisiane. Deux ans plus tard, il « remonte » à New York, en 1836 parce qu'il a été admis à

l'académie militaire de West Point, la version états-unienne de Saint-Cyr. Deux ans plus tard, il en sort second de sa promotion après avoir donné des signes évidents d'aptitude à l'Artillerie et au Génie.

Je ne sais pas s'il a beaucoup pratiqué le tout jeune général Thomas Jackson en train de mettre sur pied, au moment où j'écris, la Première Brigade de Virginie, mais Jackson aussi est un artilleur.

J'ai remarqué que Beauregard signe ses papiers « G.T. Beauregard ou G.T. de Beauregard ». Aldebert Toppenot qui semble bien le connaître m'a expliqué que c'est à West Point qu'il s'est mis à préférer son second prénom plutôt que celui de Pierre qui était jusque-là son prénom usuel. Chose à savoir, parce qu'on pourrait sinon douter de la validité de certains documents qu'il signe. Tel que je le vois là, à côté de Lee, il a donc un peu plus de quarante ans.

Après m'avoir accueilli en français, il continue en anglais. En me présentant à Lee, Beauregard souligne que, bien que fantassin d'origine, j'ai mis au point une méthode de « tir géométrique » qui s'appuie sur les tables de tir que les arsenaux anglais et français joignent au matériel qu'ils vendent à leurs clients.

Officier du Génie, à l'origine, Lee est sensible aux possibilités de l'artillerie de forteresse. Il me questionne donc un peu sur « ma » méthode de tir, mais je sens bien que ses préoccupations actuelles sont autres. Pour le moment, ce qui l'intéresse le plus, ce sont mes impressions sur les forces du Nord en face de la Virginie et surtout l'axe d'effort apparent des fédéraux dans leur offensive vers le Sud. Comme j'ai parcouru la zone nordiste de Washington, mes informations l'intéressent. Il me questionne ensuite sur le redoutable Pinkerton.

- Mon général, c'est indiscutablement quelqu'un d'astucieux. Seulement, ce n'est pas un militaire et je doute que son *Secret Service* puisse être autre chose qu'un service d'espionnage. À ce titre-là, il est plus dangereux pour nous sous sa forme de réseaux de taupes et de mouches implantés sur nos arrières. À mon sens, tant que le Général McClellan restera bien en cour auprès du Président Lincoln, Pinkerton sera en mesure de faire croire à l'efficacité de son agence de police privée comme organisme de renseignement militaire. Seulement, s'il peut en fait recueillir du renseignement, il est incapable de l'interpréter efficacement pour relancer la recherche et assurer la continuité de l'activité au fur et à mesure de l'avancée de la campagne. Je veux dire qu'il raisonne point par point, traitant le renseignement militaire comme une enquête de police. Or le renseignement militaire, c'est autre chose : une synthèse de renseignement doit aider le général commandant en chef à asseoir son impression sur l'ennemi, à connaître ses axes d'efforts prévisibles, les coupures qu'il aura à franchir et les moyens dont il dispose pour ce faire, la disposition de ses unités sur le terrain et le dispositif en train de se mettre en place. C'est en partant de cela que l'on peut bâtir une contre-offensive ou une offensive pour frapper l'ennemi à l'endroit où il présente des faiblesses. Je doute que Pinkerton soit capable de faire cela. S'il acceptait de n'être qu'un apporteur d'informations que les militaires de McClellan transformeraient en renseignement daté et évalué, alors il pourrait être utile. Mais je pense que ce qui va se produire, c'est qu'il tiendra à forcer son talent et à apporter un produit fini et pour éviter de se trouver à l'origine d'une défaite, il exagérera les risques. Et comme McClellan ne me semble pas un génie de la manœuvre tactique et encore moins stratégique, il risque de laisser passer des occasions de nous mettre en difficulté par trop de pusillanimité. Vous savez, ce Pinkerton est en fait un aventurier qui n'a pas mal mené sa barque depuis son arrivée en Amérique. Parti d'où il est parti, ce succès lui est monté à la tête. J'ai comme l'impression qu'il ne lui déplairait pas de donner des leçons de stratégie aux militaires alors qu'il n'est même par capable de concevoir ne fût-ce qu'une action de simple niveau tactique.

- Bon, je vois. » Se tournant vers Beauregard, Lee dit de sa voix calme et posée : « Il faut intensifier la chasse aux... "taupes", comme dit le Baron de Berdeilhe. Et si nous le pouvons, il nous faut organiser des manœuvres de déception. Plus Pinkerton disposera d'indices visibles plus il se hâtera de conclure à notre supériorité ou notre infériorité locale.

Ce qui me fait souci, c'est qu'il semble que Lincoln veuille faire lancer McClellan à l'assaut du carrefour ferroviaire de Manassas pour ensuite faire tomber Harpers' Ferry et ensuite descendre vers Richmond. Il faut donc en urgence défendre Manassas et pour cela tenir la coupure de Bull Run. La rivière n'est pas très large ni difficile à franchir, mais en tenant les hauts et avec de l'artillerie, il est possible de rompre l'avancée des fédéraux et ensuite de les faire réduire par la cavalerie. »

Les « manœuvres de déception ». Ce terme m'a fort irrité, à Saint-Cyr. Il a depuis été abandonné¹. Cela consiste à déployer des leurres, de faux aménagements du terrain, à tromper l'ennemi pour mieux le surprendre. Pourquoi alors ne pas parler simplement et naturellement de manœuvre d'intoxication de l'ennemi ? Pourtant, le vocabulaire militaire de cette deuxième moitié du XIX^{ème} siècle connaît bien ce mot, avec les flux de ventre qu'a causés à la Grande Armée la nourriture avariée de certains bivouacs !

Bref, je suis rassuré, Lee ne voit aucun inconvénient à mentir pour gagner la guerre. Je suis intrigué, tout de même par ce personnage. Il n'est plus de la première jeunesse et s'il n'y avait eu cette guerre qui s'annonce, il ne serait toujours que colonel. On pourrait dire qu'il ne fait pas partie d'une famille de militaires et que cela a ralenti son avancement, mais c'est faux. Il est le fils d'un général connu et estimé, il a tenu le poste de surintendant de West Point ; comme Beauregard après lui, d'ailleurs. On dirait qu'il n'a pas couru après l'avancement. Il parle posément, avec bonté et semble réfléchir chacune de ses paroles.

Beauregard, c'est autre chose. On peut se demander comment et pourquoi ce fils de famille de planteurs de canne à sucre est allé se perdre dans les brumes de West Point au lieu de lutiner les « tisanières » et siroter du *Mint Julep* sous les magnolias de la maison familiale. En fait, troisième des fils, il ne pouvait hériter le domaine or son tempérament exigeait de l'action. Une sorte de militaire à la médiévale où l'aîné héritait le fief, le second rejoignait l'armée ou les ordres et le troisième prenait la voie que n'avait pas choisie le second. Je ne commente pas ce que je pense de cette caricature républicaine de la noblesse médiévale.

Beauregard est plus jeune que Lee. Et il est jeune marié. En seconde noce parce que d'un premier mariage heureux, il a eu trois enfants. Hélas pour la famille, la maman est décédée en mettant au monde leur troisième, une fille.

Ce premier mariage a duré de 1841 à 1850. La première madame de Beauregard était la fille d'un des plus gros planteurs de canne à sucre de la Louisiane. On restait dans le même milieu de *gentlemen farmers*. Après avoir mis au monde deux garçons, Marie Villéré épouse de Beauregard met enfin au monde une fille, la petite Laure. Mais elle décède en couches ; c'était il y a onze ans.

G.T. de Beauregard a refusé de refaire sa vie avant que ses enfants fussent en âge comprendre. Donc il a épousé, l'an dernier, Caroline Deslondes, fille d'André Deslondes, planteur de canne à sucre de la Paroisse de Saint-Jacques, toujours en Louisiane, et pour le moment ils n'ont pas d'enfants. En revanche, le fait que mon futur beau-père m'ait expliqué tout cela pourrait s'avérer fort utile à un moment ou à une autre. Parce que la famille de Linières, en la personne de Charles-Louis, est liée de près à la famille Deslondes. Je sais que le commerce interlope entre les deux familles porte entre autre sur des placements financiers dans un comptoir de Basse-Terre. Charles-Louis se rend régulièrement à Basse-Terre de Pointe à Pître, où il m'a accueilli à mon arrivée, vous vous en souvenez. Cela lui donne l'occasion de rencontrer le Patriarche de la famille de Linières.

¹ On y est revenu, au XX^{ème} siècle.

Les liens entre les Linières et les Deslondes sont donc réguliers et amicaux, en plus d'être intéressés des deux côtés. Mais je décide de n'en rien dire pour le moment. Ce n'est ni le lieu ni l'heure.

L'entretien « technique » est terminé. Lee me considère avec attention puis de sa voix basse et calme il me dit :

- Monsieur de Berdeilhe, je ne vous vois ni dans l'armée pour faire la guerre, ni continuer dans ce rôle d'agent double pour un côté ou l'autre, ni vous désintéresser du sort des armes. Comment comptez-vous aborder cette guerre ? On m'a dit que vous êtes fiancé. N'allez pas vous faire tuer bêtement sur quelque champ dit « d'Honneur ».

- Ce n'est pas mon intention, Mon Général. Mais je pressens que cette guerre risque de durer... »

J'expose alors une fois de plus, mais cette fois au Général Lee, mon projet encore vague d'assistance aux blessés de guerre. Les deux généraux m'écoutent, mais je vois bien que Beauregard n'est pas enthousiaste. Lee non plus, parce que ce n'est pas un expansif, mais au moins il s'intéresse et lorsque j'ai fini, il me répond : « Je ne sais pas encore comment tourneront les choses, mais dans la mesure du possible, je ferai en sorte qu'on vous laisse approcher des lieux de batailles. À vous d'éviter les balles. »

Le lunch est frugal mais conçu comme un vrai déjeuner. En entrée, une salade de maïs, d'oranges conservée dans le sel, et de pain sec trempé. J'y trouve aussi un peu de salade romaine et tout ceci est relevé d'un peu de piment et d'échalotes douces. J'y découvre aussi par hasard quelques raisins de Corinthe. C'est excellent et rafraîchissant. Arrive ensuite une viande en sauce que je n'identifie pas mais qui est savoureuse et rappelle un peu le lapin en consistance mais avec des morceaux plus gros. La viande ayant été entièrement désossée se présente sous forme de petits dés brunis par le curry. Elle est accompagnée par des haricots rouges et de la patate douce cuits manifestement avec la viande. Légèrement relevé au piment, le plat est savoureux. Après avoir joué les goûteurs, Beauregard a un signe de tête approuvateur envers le serveur nègre qui sert alors Lee, qui ne se fait servir qu'une petite portion, puis me sert et finit par Beauregard à qui il sert le reste de sa part. Je comprends donc que comme on le fait pour le vin chez nous, on sert ici le maître ou la maîtresse de maison pour qu'il ou elle goûte. Chez les Toppenot, on ne procède pas ainsi. Lorsque nous avons fini de savourer dans un silence élogieux, je m'adresse à Beauregard :

- Mon Général, quelle est donc cette viande délicieuse. J'ai identifié tous les éléments des divers plats, mais la viande...

- Il s'agit d'une recette des bayous, il s'agit de viande de ragondin. À la saison, mon cuisinier prépare de la même façon de l'opossum. C'est une viande plus dure.

- Vous le remercieriez, si cela peut se faire. Et est-ce aussi le protocole de Louisiane qui fait que vous goûtez avant de faire servir ?

- Pas du tout. Lorsque je reçois des opposants, cela leur permet de se rassurer sur le fait que je ne vais pas les empoisonner. Aujourd'hui, c'est simplement parce que je n'ai pas eu le loisir d'aller goûter le plat à la cuisine avant que de faire servir. Cela rassure mon cuisinier qui nous a servis en toute confiance.

- Ah, le serveur est donc aussi votre cuisinier !

- Oui. Je n'ai pris à la domesticité de la maison qu'un cuisinier, laissant le reste du personnel à mon épouse.

- Puis-je vous poser une question au sujet de vos gens ?

- Moitié d'affranchis, moitié d'esclaves. Vous le savez sans doute parce que Toppenot a dû vous le dire. Pour la plupart, le passage s'est bien fait. À part un qui est venu me demander de le renvoyer à la plantation même comme esclave. Le pauvre ! Lorsque j'ai eu besoin de personnel pour ma maison, mon père m'a fait don de quelques esclaves célibataires et assez jeunes. Je me suis alors trouvé propriétaire d'hommes jeunes que leurs glandes

agitaient. Ils couraient les bordels et je sentais venir le moment où les soins médicaux me reviendraient plus cher que les salaires. Alors, j'ai décidé de les affranchir. La moitié a accepté. Et ils sont presque tous partis chercher aventure en ville. Mais servir dans une maison qui ne fait ni industrie, ni agriculture, c'est une vie somme toute assez confortable. Certains sont donc revenus pour travailler chez nous. On aime bien ses gens donc ma pauvre épouse et moi n'avions pas recherché à remplacer les affranchis. Les esclaves restés avec nous sentaient bien que leur charge de travail avait augmenté mais ils ne disaient rien. La difficulté a été que ceux qui demandaient à revenir avaient couru le guilledou. Quatre s'étaient même mis en ménage. Nous ne pouvions pas tous les reprendre, certains parce qu'ils avaient manifestement « joué » avec des filles malsaines et étaient hors d'état de servir dans une maison où il y aurait des enfants, d'autres parce qu'ils ne s'étaient pas assagis. Nous ne voulions pas d'histoires de coucheries entre les employés célibataires et les compagnes des affranchis ou des esclaves en ménage.

Avant de reprendre certaines de nos anciennes gens, nous avons demandé avis à notre couple de « grands-parents ». Parmi les esclaves que nous a offerts mon père, il y a un couple de vieux. Le mari et la femme. Dieu merci, ils vivent toujours.

À l'époque, ils étaient déjà âgés et faisaient figure de sages. Lui est sorcier, donc apothicaire en fait, elle est sage-femme. Ils vivent leur vie, bien lentement maintenant, mais à l'époque, lui ne quittait son laboratoire que pour aller soigner les nègres des environs avec ses préparations ou pour tenir le carré de jardin que nous lui avons concédé dans le parc ; elle, elle avait l'œil sur la laverie et tenait « en bride » les deux gars qui faisaient la lessive et le repassage.

Elle avait aussi un œil sur l'office et en particulier sur le plongeur parce qu'il est impératif que la vaisselle soit nettoyée comme il se doit. Élevés en Louisiane où le climat est propice à la multiplication des sources de maladie, les deux « vieux » sont des maniaques du savon et de l'alcool de bois utilisé comme nettoyant ménager.

Il en va de même du repassage. En Louisiane, il existe une petite mouche qui pond sous la peau des humains qu'elle pique. Ses œufs éclosent et les larves se nourrissent dans la peau de la personne piquée. Ces larves se déplacent et on voit se développer des filaments rouges sous la peau. Pour tuer ces larves, il faut piquer la tête de la larve et la sortir de la peau. Outre que c'est fort douloureux, on sait où la larve est passée mais pas où elle est actuellement parce que le sillon ne devient rouge que plusieurs minutes après son passage. Il faut donc au médecin de nombreux essais pour réussir à la tuer.

- J'ai entendu parler de cela en Guadeloupe. Il s'agit des « filaires » et ma logeuse de Basse-Terre exigeait que sa bonne qui « faisait » mon linge le repassât soigneusement y compris les sous-vêtements.

- Voilà ! Eh bien notre bonne Dalila exige la même chose des ouvriers de la buanderie et pour la même raison. Autant dire que ces deux « vieux », Siméon et Dalila, étaient déjà et sont restés pour moi et mes épouses successives, plus des grands-parents que des esclaves. Ce sont eux qui nous ont dit de rengager les affranchis vivant en ménage. « Mais, Monsieur Pierre » (elle m'appelle encore par mon ancien prénom usuel) « nous ne voulons pas vivre avec des gens qui vivent dans le péché. Il faut les marier. Et ainsi les enfants seront baptisés car je ne veux pas que les enfants que j'aide à venir au monde vivent comme des mécréants. » Nous avons donc repris ceux qui sont en ménage. Siméon a souri et n'a pas contredit sa femme. C'est un brave sage, lui aussi. Et c'est ainsi que nous avons encore des esclaves. Mais cela nous a souvent pesé pour des raisons financières. Les soldes ne sont pas mirifiques, dans l'armée. Et cela ne s'améliorera pas pendant quelques années dans la Confédération des États d'Amérique. Il faudra attendre que les contrecoups de la guerre se soient effacés et que notre économie se remette des inévitables destructions des combats. Les esclaves célibataires se sont mariés, il nous a fallu dédommager les propriétaires qui ont

consenti à laisser partir les femmes, mais il faut reconnaître que souvent nous avons pu faire échanges.

- Échanges ?

- Oui. Vous demandez telle femme pour votre esclave, on vous demande une ou un esclave en échange. Nous avons en général accepté, à condition de trouver un volontaire pour changer de maître. Parfois, l'esclave que nous avons consulté n'a pas voulu. Nous avons donc dû en affranchir parce qu'on ne peut pas multiplier les domestiques. Une fois, cela a été une fête.

Pour un bal que nous donnions à la maison, nous avons emprunté une serveuse à un ami. En échange, il nous a demandé un garçon pour garder les voitures lors d'une réception dans leur plantation. Leur serveuse a trouvé chez nous un garçon à son goût et notre esclave est lui aussi tombé sous le charme. Le nôtre, parti garder les voitures est revenu transfiguré : il avait trouvé l'amour de sa vie, et elle, la futée, a refusé de céder à ses avances tant qu'ils ne seraient pas mariés. Simon et Dalila ont joués les ambassadeurs. Moi je ne m'occupais pas de cela et au bout de deux mois, les deux « vieux » sont venus me dire que tout était prêt entre les esclaves, il suffisait aux maîtres de se mettre d'accord.

Une telle attitude impérative ne serait pas passée dans d'autres familles que la nôtre. Même chez mes parents, cela ne se serait pas déroulé ainsi. Mais moi, je ne suis pas planteur. J'ai été élevé par une « mabo » – ma bonne – dont je pleure encore la disparition à toutes les fêtes des morts. Tous les deux novembre je vais porter des fleurs sur sa tombe. J'adore la simplicité des nègres dans leurs relations aux autres. Chez nous, ils se sentent libres et ne sont tenus que par les règles des bonnes mœurs qui s'imposent à tous, nos employés esclaves ou affranchis comme à nous-mêmes. Tant que la courtoisie et l'honnêteté guident les âmes, on peut tout se dire.

Alors mon épouse et moi sommes allés en visite chez nos amis. Et là, tout le monde a été immédiatement d'accord. J'avais prêté plusieurs fois mon jardinier pour s'occuper des voitures. Il s'était montré, sans que je le susse, un excellent garçon d'écurie et il aimait ce travail. La serveuse que nous avions « empruntée » une fois est en fait une excellente lingère qui est toujours chez nous. Nous avons donc marié les deux couples. Nous avons récupéré la lingère, nos amis ont récupéré le garçon d'écurie. Nous avons organisé une fête à la plantation, notre maison en ville étant trop petite. Ce fut une belle fête comme celles des villages en Europe.

Notre ancien esclave est maintenant leur chef cocher et a la haute main sur tous les animaux d'attelage les voitures et les chariots. Aux dernières nouvelles, il était question qu'il se rachète. Il a des enfants. Chez nous, notre esclave qui travaillait à l'écurie et à la remise pour entretenir les voitures travaille maintenant comme majordome. Il est affranchi parce que je ne voulais pas qu'il soit en contravention avec la loi. Or, il sait lire, écrire et compter. Lui et sa femme qui est restée notre chef lingère ont deux enfants. Malheureusement, ils n'ont pas pu en avoir d'autre. La deuxième naissance s'est mal passée. L'enfant a vécu mais la mère n'a jamais pu en avoir d'autres. Au moins est-elle en vie pour les voir grandir, elle. »

Je sens une profonde tristesse chez Beauregard. Lee aussi se rend compte et décide de relancer la conversation.

- Mon Général » dit-il à Beauregard « n'auriez-vous pas un de vos fameux rhums pour notre hôte ?

- Du rhum, mon Général ? Offrir du rhum de Louisiane à un homme qui a vécu en Guadeloupe. J'ai mieux pour lui, un bon bourbon bien de chez nous. En prendrez-vous un verre ?

- Vous savez bien que non. J'aime trop le whiskey pour en consommer. Je ne veux pas être prisonnier de cet agréable ennemi. Mais je vous en prie, du moment que personne ne perd son bon sens. »

Le cuisinier, rappelé à la sonnette, se présente avec un saladier en argent rempli d'une salade de fruits macérés dans une préparation où le rhum local est parfumé de menthe poivrée et de sucre de canne. Une sorte de sangria espagnole où le vin serait remplacé par du *mint julep*. Un régal. Comme le rhum de Louisiane n'est pas très parfumé, il ne fait pas mélange désagréable avec le digestif que nous apporte le serveur-cuisinier, un alcool ambré vieilli en fût. Un bourbon absolument remarquable.

- Il s'agit d'un bourbon embouteillé directement en venant du fût, sans filtrage ni préparation aucune. Il arrive du Kentucky. »

Beauregard scrute mon visage. Il sait bien que je viens de Charente et que les Pinaud, les cognacs et les armagnacs et autres Floc de Gascogne ou pousse-rapière me sont familiers. Mais avec ce bourbon il s'agit d'un whiskey, un alcool de grain vieilli en fût, certes mais qui n'a jamais eu le moindre contact avec quelque grain de raisin que ce soit.

- Remarquable. Cela vaut nos meilleurs armagnacs.

- Je suis heureux qu'il vous plaise. J'ai souvent vu les Européens moins enthousiastes. Les Anglais ne jurent que par leur whisky, or ils ne font que boire ce que produisent les autres, vos brandies, les whiskies irlandais ou écossais, mais ils méprisent ce qui vient d'Amérique. Les immigrants irlandais ou écossais ne jurent que par leurs whiskies à eux. Les Français sont condescendants mais vous ramènent toujours en première ligne leur calvados, leur marc, leur cognac, leur armagnac voire leur rhum.

- Je ne suis pas ce genre de pisse-vinaigre, mon général. Ce qui est bon est bon. Ce whiskey est fruité juste ce qu'il faut, avec un petit arrière-goût de vanille mais on sent le goût du grain, un peu de fumé, c'est un art de vivre. Je vais en reprendre un fond de verre mais cette fois je vais faire une chose : y verser une goutte d'eau. »

Je vois les visages s'éclairer, les deux généraux et le cuisinier. Le cuisinier nègre apporte la bouteille de bourbon et une aiguière. Il me dit : « Monsieur, je vous sers l'alcool, mais je vous laisse mettre l'eau. » Je prends l'aiguière et verse deux petites gouttes de l'eau de source. Un léger trouble marque la surface de l'alcool et disparaît. Je remue lentement le verre en le tournant. Merveille de l'Alchimie de l'eau. Le bourbon est encore plus goûteux.

- Je ne vous l'ai pas proposé parce que les Français semblent hostiles à verser de l'eau dans les alcools forts.

- Mon oncle qui a beaucoup voyagé a appris cette pratique chez les Irlandais. Ils font tous cela avec leurs meilleurs whiskies. Mon oncle le fait aussi avec ses meilleurs armagnacs. »

Beauregard est sorti avec son cuisinier. Nous restons tête à tête avec Lee. Il me regarde, pensif. Et puis il se met à parler.

- On entend tout le monde gloser sur la situation actuelle. Chacun donne son avis définitif. Ils ne savent pas de quoi ils parlent. Si on en vient à un conflit armé, la guerre durera au moins quatre ans. Les politiciens du Nord ne veulent pas tenir compte de la détermination et du courage du Sud, et les politiciens du Sud ne mesurent pas les effectifs, les ressources et l'endurance du Nord. Les deux côtés oublient que nous sommes tous américains. Je prévois que notre pays traverse une terrible épreuve, expiation inévitable, peut-être, pour les péchés de notre nation.

- Les péchés de la nation américaine ?

- Oui. Nous sommes allés trop loin dans l'impudence et l'autosatisfaction. Les deux factions en présence sont coupables de grands péchés, mais je vous les laisse découvrir. Je ne vais pas m'engager dans une guerre pour défendre l'esclavage, voyez-vous. Avec tout mon dévouement à l'Union et le sentiment de loyauté et du devoir d'un citoyen américain, je n'ai pas pu choisir de lever la main contre mes proches, mes enfants, ma patrie. J'ai donc démissionné de l'armée, et me suis engagé dans la défense de l'État où je suis né, avec l'espoir

sincère qu'on n'aurait jamais besoin de mes piètres services, j'espérais pouvoir ne jamais être appelé à tirer mon épée... »

Le vieux général s'est tu. Beauregard et son cuisinier reviennent. « J'ai dit à mon cuisinier que vous avez apprécié sa cuisine. »

Je félicite chaleureusement le domestique dont je ne sais toujours pas s'il est esclave ou affranchi. Je lui adresse la parole en anglais, mais lui aussi me répond en français. Le français un peu archaïque de la Louisiane, mâtiné d'accent canadien que l'on appelle « *cajun* », ici.

Keydjeunn pour en transcrire la prononciation. Ce serait la prononciation apocopée du mot français « acadien » qui désigne les habitants d'une province du Canada ex-français. Ces gens sont descendus vers le sud, poussés par la vague d'expulsion à laquelle ont procédé les Anglais après le traité de 1763 par laquelle la France a abandonné « quelques arpents de neige ». Les colons qui voulaient rester fidèles à la France et même certains indiens peau-rouge ont pris la route ou les fleuves pour un long exode qu'ils ont appelé et appellent encore « le grand dérangement ». Certains indiens séminoles de Floride parlent donc le français « cajun » mais le plus gros de la troupe se trouve en Louisiane. Le cuisinier se nomme d'ailleurs Louisian Beaurepaire. Il prend un air modeste pour recevoir mon compliment. Au moment où il va se retirer, Beauregard lui dit trois mots dans un patois que je ne comprends pas et qui doit être une sorte de créole de Louisiane. « Je suis affranchi depuis la déclaration de sécession de la Caroline du Sud, monsieur. Mais je reste au service de Monsieur le Général et madame. » Il a dit ceci comme pour répondre à l'injonction en créole.

Nous avons terminé le repas et même le digestif. Lee en a profité pour dire à quelqu'un de neutre ce qu'il a sur le cœur. Beauregard a eu un moment de répit dans la préparation de cette de guerre dont il va essuyer les plâtres comme commandant des forces de défense de la Virginie. Ce sera la première fois qu'il devra affronter des soldats états-uniens dont il connaît la valeur. Il ne sait pas encore qui McClellan va désigner comme commandants d'unités pour lancer la première offensive de la guerre. Je ne serais pas surpris d'être une nouvelle fois mis à contribution pour obtenir ce renseignement. Mais attendons de voir venir. Je me garde donc bien de poser la question de l'identité du commandant des forces d'invasion de la Virginie. Je prends congé des deux généraux mais lorsqu'on me demande comment je dois me faire véhiculer vers chez les Toppenot, je réponds que je dois me rendre à la pharmacie pour y trouver une voiture. Lee plisse les yeux.

- Je vais vous conduire. J'ai besoin de faire une course au calme pour réfléchir à tout ce que je dois exposer au Président à mon retour auprès de lui. Si la compagnie d'un vieux briscard ne vous effraie pas, je me ferai une joie de vous reconduire dans votre future belle-famille. Je serais heureux de revoir ce bon Aldebert et sa charmante épouse française. Et, sans vouloir vous offenser, de saluer votre fiancée Hélène et tirer les nattes de l'espiègle Françoise. »

Je suis amusé de découvrir que les Toppenot ont aussi une relation d'amitié avec le conseiller militaire du président de la Confédération des États d'Amérique. « Mon général, à propos de Françoise, je l'ai trouvée fort changée ces dernières semaines. Elle n'est plus l'adolescente espiègle mais qui se cherchait. Elle est en train de devenir une vraie jeune fille qui sait ce qu'elle veut. Elle ne me l'a pas dit mais elle semble suivre une voie résolument moderniste.

- Je n'en suis que plus pressé de la rencontrer. »

Le Général dispose d'une magnifique calèche toute neuve aux peintures brillantes de la couche d'un vernis au tampon d'excellente facture. Une voiture qui a dû coûter une fortune. Le cocher est un sergent blanc avec un valet de pied qui est un anspessade². Les deux hommes

² Anspessade : ancien nom du soldat de première classe. Il ne s'agit pas d'un grade mais d'une distinction. Un anspessade est un simple soldat, dans la hiérarchie, mais il s'est distingué des autres et porte un galon de laine.

devisent à mi-voix dans une langue qui me fait penser au créole de tout à l'heure. L'anspessade tient entre ses jambes une carabine Maynard et porte dans un étui ouvert qui pend sous son aisselle un revolver colt à bâti de crosse en laiton, comme celui de Linières sur la corvette. Le sergent, lui, a à portée de main un fusil à deux canons lisses assez courts, à broche, qui me semble être une arme anglaise Manton. Sans doute du calibre dix. Lee a décroché son sabre de sa bélière et l'a posé entre nous. Il a ouvert l'étui de son revolver et vérifié les amorces. Je ne connais pas son arme et je me dis qu'il doit s'agir d'un Smith & Wesson. Alors, pour ne pas être en reste, je pose mon cher LeMat à portée de ma main droite sur la banquetta entre ma fesse droite et le sabre du général.

- Craignons-nous quelque chose, mon Général ?

- Toujours dans le genre de période troublée que nous traversons. Les positions politiques de notre gouvernement sur un certain nombre de sujets déplaisent à nos concitoyens. Nous allons inmanquablement vers l'abolition et, personnellement, je pense que c'est un bien. Cela ne plaît pas à tout le monde. Prenez chez les frères de Beauregard, par exemple. Non seulement le Général est en faveur de l'abolition, mais je sais que sa réflexion va plus loin. Je ne serais pas surpris qu'à l'avenir, quelle que soit l'issue de cette guerre il se mette à militer pour l'égalité des droits ; notamment en matière de droit de vote. Il est égalitariste et est d'avis que les hommes et les femmes doivent jouir des mêmes droits civiques, et que les gens de couleur et les ibériques doivent avoir les mêmes droits que les blancs. Vous savez que sa famille est fort liée aux planteurs français des Antilles. Eh bien il est déjà parti en visite en Martinique. C'était en 1852, l'année du coup d'État de votre actuel Empereur. Il est revenu à la fois enchanté de son séjour mais fort critique sur le sort des affranchis et des anciens esclaves de vos îles. Ils sont en fait réduits à la misère ou à accepter des emplois qui rappellent ceux qu'ils tenaient lorsqu'ils étaient esclaves. Et pour les rares qui ont su tirer leur épingle de la pelote, il y en a toujours, on ne les fréquente que de loin et seulement pour affaires.

- Vous avez raison, mon Général. J'ai constaté la même chose lors de mon séjour en Guadeloupe.

- Eh bien ce sont des gens comme le Général de Beauregard qui à terme feront évoluer les choses ici. »

La visite inopinée de Lee chez les Toppenot se passe le mieux du monde. Toutefois, lorsqu'Aldebert dit de moi que je suis en train de devenir un véritable confédéré, le général répond d'un air pensif : « Je me demande si c'est ce qu'il fait de mieux. Qu'il reste vraiment français serait un meilleur atout pour jouer son contrat d'homme de bien. Il pourrait alors pratiquer une neutralité active comme ce Suisse dont on commence à parler et qui voudrait instaurer une société de bienfaisance mondiale. Vous devriez tenter de prendre contact avec lui, Baron. »

Il a raison, mais pour le moment je suis plus occupé à des préparatifs plus immédiats. Je crains toujours une prise de contact de la part d'une boîte aux lettres ou d'une taupe de Pinkerton. Les préparatifs principaux sont ceux de mon mariage. Ma tristesse est que mon oncle et ma tante ne pourront être présents. Je les ai informés par courrier de cet événement et ils m'ont répondu en m'envoyant leur bénédiction. Mais l'affaire se complique un peu parce que je suis catholique et que les Toppenot sont protestants. C'est Hélène qui a eu le dernier mot : si le pasteur ne veut pas nous marier, nous nous marierons devant le juge ou le curé catholique. Elle connaît un prêtre irlandais qui nous mariera sans demander la conversion de la mariée au catholicisme. Ceci réglé, les parents Toppenot ont commencé à établir les listes protocolaires, pour faire les plans de table. Il a été délicat de choisir une date. Après avoir pesé le pour et le contre, nous avons retenu le mercredi 21 août 1861. Mes futurs beaux-parents auront la majorité des invités qu'ils souhaitent convier et le délai est suffisant pour

régler les questions légales de publication des bans et surtout pour mettre en état la maison qui est un peu tristounette en cette fin de printemps bien inquiétante.



La maison est un peu tristounette en cette fin de printemps...

Je tente bien de contribuer aux frais, mais Aldebert se récrie. « Vous règlerez le montant des frais de bouche de vos invités, c'est tout ce que nous accepterons.

- Soit. Mais il est d'usage, en France, que le fiancé offre une bague à sa promise.

- Voici une coutume digne de figurer dans la culture confédérée. Mais je vous laisse juge de ce que vous estimerez devoir faire dans ce domaine. Votre oncle, qui suit vos comptes en France, a mandaté un avocat de Charleston pour prendre en compte les questions de contrat. Il s'est mis en contact avec notre avocat mais il serait souhaitable que vous lui rendiez visite. »

Cette question m'a aussi pris du temps. Ce n'est qu'au tout début du mois de juillet que je suis enfin en mesure de concevoir ma participation à la bataille qui s'annonce. Les agents de « Smith » et surtout ceux qui entourent Davis, à Montgomery pendant encore quelque temps puis enfin à Richmond, font un travail remarquable. On sait maintenant avec assez de certitude qui va commander, par où les troupes vont venir et surtout quel adversaire il va falloir affronter.

C'est le Général Irvin McDowell qui commandera les troupes fédérales. Il fait descendre à marche forcée trente-cinq mille hommes qui ont du mal à tenir la cadence du déplacement pour se porter à Centreville en vue de continuer vers Manassas. Ses troupes sont mal instruites. Il espère mettre les confédérés en déroute et pousser sur Richmond pour régler l'affaire en au plus deux mois.

Les agents de renseignement confédérés ne perdent manifestement pas de vue les mouvements qu'il est impossible de dissimuler aux observateurs. Les trente-cinq mille hommes partis le 16 juillet ne sont d'ailleurs plus aussi nombreux à l'arrivée. De nombreuses désertions, essentiellement de soldats arrivant en fin de contrat, et de nombreuses blessures de fatigue causées par le manque d'entraînement physique des soldats du Nord ont fait chuter le nombre des soldats en état de se battre à moins de vingt-neuf mille. Le premier objectif de McDowell est Centreville qu'il comptait atteindre avec le gros de ses troupes le 17 juillet. En fait ce n'est que le 18 que la brigade d'avant-garde du Général Daniel Tyler entre dans Centreville. Et encore, ses hommes sont-ils en piètre état avec beaucoup de flux de ventre pour avoir eu trop soif et avoir bu de l'eau douteuse et mangé des baies et fruits en trop grande quantité. Le premier affrontement qui coûte un peu moins de cent pertes – tués, blessés ou disparus – à Tyler relève d'une faute de manœuvre. D'après ce qu'on m'a dit, au lieu de rester en observation du ruisseau de Bull Run et de la route de Warenton, un de ses éléments de tête a trop avancé ce qui a causé l'escarmouche. De notre côté il y a eu une quinzaine de tués ce jour-là et trente-trois blessés dont certains sont morts par la suite.

Je n'ai pas l'intention de faire un récit de cette bataille que je n'ai vue que partiellement. Mon but en me rendant sur le terrain n'a pas été de jouer les journalistes et encore moins les historiens. Pour ce dernier rôle, il faut un certain recul. Et je suis sûr qu'on ne manquera pas d'ici très bientôt de brillants rédacteurs des deux confréries pour nous abreuver de faits et d'idées qui feront abstraction de la souffrance des soldats...

Simplement, je sais que G. T. de Beauregard avait un plan audacieux que Jefferson Davis a jugé trop... audacieux, justement. J'ai été surpris par l'escarmouche du 18 juillet et ce n'est que le 20 au soir que j'arrive à proximité du quartier général de Beauregard dans le bâtiment de la gare que j'ai photographié il y a quelques semaines. La nuit est chaude ce qui annonce une journée torride.

Le 21 juillet au petit matin, je parviens à me glisser jusqu'à une demi batterie d'artillerie, commandée par un vieux briscard jovial qui finit de se mettre en place près de ce qui sera un « observatoire des généraux ».



Je parviens à me glisser jusqu'à une demi batterie d'artillerie...

Dans mes jumelles, je scrute les hauteurs situées du côté des fédéraux. De là-haut, des observateurs auraient une vue de théâtre sur les lieux de la future bataille, tout en restant loin des coups. Mais je rêve ! Dans mes jumelles, je vois justement des gens qui semblent s'installer au spectacle. Apparemment, à la suite du général McDowell, un certain nombre de députés et sénateurs, ainsi que des civils sont arrivés de Washington pour assister à la

confrontation qu'ils imaginent perdue d'avance pour les Confédérés. Je vois des cannes sièges et des pliants recevoir la partie charnue de doctes crétins chapeautés de hauts-de-forme ou de melons.

Les deux partis s'affrontent dans la chaleur étouffante. Les troupes de l'Union commencent par bousculer les confédérés et puis la 1^{ère} Brigade de Virginie commandée par Thomas Jonathan Jackson fait irruption avec son infanterie, sa cavalerie et ses pièces d'artillerie. Juste à temps !

Tout au long de la journée, je suis avec émotion les péripéties de la bataille sans utiliser d'autre arme que ma chambre photographique. L'ami photographe de Pierre a mis au point une nouvelle émulsion argentique très sensible pour les plaques. Avec ce produit, on ne peut plus se permettre l'emploi des objectifs à capuchon manuel pour lesquelles il faut une pose et que le photographe compte trois ou quatre secondes. Il faut maintenant utiliser l'objectif que j'ai, à dispositif d'horlogerie. Simplement, il faut avoir soin de régler le temps d'ouverture en fonction de la lumière mais on peut alors prendre des sujets en mouvement pas trop rapide sans les faire poser. Et j'ai donc pris quelques clichés de cette bataille. Le goût de la nouveauté, c'est certain, mais aussi le souci de mieux fixer en image les actions d'une bataille moderne et leur impact sur les hommes.



J'ai donc pris quelques clichés de cette bataille...

La guerre a donc commencé ou plutôt sa phase terrestre. À la fin de cette bataille je perçois mieux ce que je considère être mon devoir d'homme. Jusqu'à présent, j'ai préparé, observé, renseigné, j'ai côtoyé des gens qui seront sans doute dans les livres d'histoire. La présence d'autorités civiles sur un belvédère, et d'ailleurs la présence de généraux bien habillés près de la batterie dont je me suis approché, tout ceci m'a fait penser à la « guerre en dentelles ». Le repli des forces de Washington a été salué par des hourras, mais maintenant, il faut compter les pertes, secourir les blessés enterrer les morts. Ce matin, c'était la guerre en dentelle. Ce soir et demain ce sera le tour des dentelles que les projectiles ont découpé dans les corps aujourd'hui. Demain est un autre jour et ce ne sera pas le plus facile.